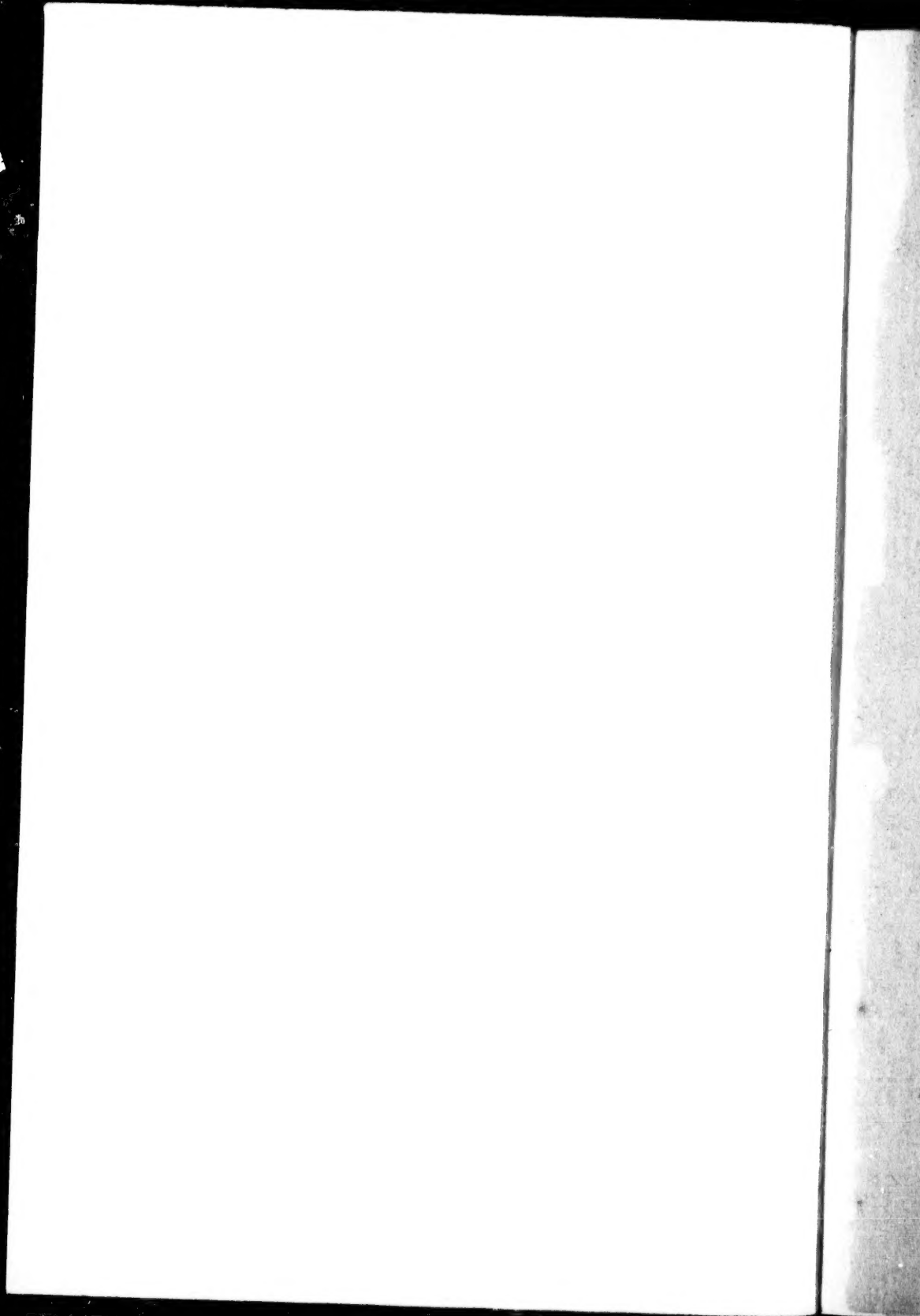




9

L. L. Fucet

ORAISONS FUNÈBRES
DE
MGR BOURGET

P

ORAISONS FUNÈBRES

DE

MGR BOURGET

PRONONCÉES DANS L'ÉGLISE NOTRE-DAME

LE 12 JUIN 1885

Par M. COLIN

Supérieur du Séminaire

ET À L'ÉVÊCHÉ LE LENDEMAIN

Par S. G. Mgr TACHÉ

Archevêque de Saint-Boniface



MONTREAL

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

CADIEUX & DEROME

P

ch
dép
dan
gra
mé
sur
ém
ext
pre
ce
de
dire
car
de
de c

L
org

ORAISON FUNÈBRE DE
MGR BOURGET

Prononcée dans l'église Notre-Dame
le 12 juin 1885

PAR M. COLIN, SUPERIEUR DU SEMINAIRE

*Dedit ipsi Dominus fortitudinem et usque in
senectutem permansit illi virtus.*

*Dieu lui a donné la force et sa vigueur
s'est maintenue jusqu'en sa vieillesse.*

ECCLI. c. 46, v. 11.

En présence de cette vie éteinte à laquelle se rattachent tant de souvenirs et de grandeurs ; en face de la dépouille mortelle de ce Pasteur, de ce Pontife qui pendant un demi-siècle a comme tenu en ses mains les plus graves intérêts du Canada ; devant cette figure inanimée qu'environne encore je ne sais quel rayonnement surnaturel ; au milieu de cette assistance empressée et émue, de cette pompe lugubre et de ces manifestations extérieures qui semblent plutôt un triomphe que l'expression d'un tribut payé à la mort, on se demande ce qui doit l'emporter dans l'âme de l'admiration ou de la douleur, et on sent l'impuissance où l'on est de dire tout ce que renferme d'extraordinaire cette longue carrière de quatre-vingt-cinq ans, cet illustre sacerdoce de soixante-deux ans, ce prodigieux épiscopat de près de quarante-huit ans.

Le digne Prélat, faible de corps, mais doué d'une organisation intérieure peu commune, avait reçu de

Dieu une puissance d'action, une force d'un ordre supérieur, qui le rendit capable des entreprises les plus diverses et les plus difficiles :

Dedit ipsi Deus fortitudinem.

Cette merveilleuse puissance que révéla en lui l'influence incroyable qu'il ne cessa d'exercer sur les hommes et sur les événements de son époque, il l'a conservée jusqu'au fond de sa retraite solitaire, jusqu'au dernier jour de sa vieillesse : *et usque in senectutem permansit illi virtus* ; et il en fait encore sentir les remarquables effets, après sa mort : *Permansit illi virtus.*

C'est cette force secrète et irrésistible qui au cri : MONSEIGNEUR BOURGET EST MORT, a soudain remué toute cette grande cité, tout ce vaste diocèse, toute cette province. C'est cette force qui a ébranlé vos cœurs, qui de toutes parts, de toutes conditions, de tout âge vous a attirés en nombre immense vers ces restes mortels et qui, en ce moment, sous ces voûtes sacrées, parmi ces emblèmes de deuil, vous tient pressés, silencieux, autour de ce cercueil, dans l'attitude du respect, de la reconnaissance et de l'amour, avec un indicible mélange de douleur et d'enthousiasme : *Permansit illi virtus.*

Cette force surhumaine élevant notre Pontife à une hauteur où le regard ne peut plus l'atteindre, sans que l'admiration vienne s'ajouter à la vénération, rehausse par là tout ce qu'il est et tout ce qu'il a fait, et imprime la grandeur à sa personne comme à ses actes.

Monseigneur Bourget fut vraiment grand. Il fut grand dans ses vertus, il fut grand dans ses œuvres. Et c'est ce double caractère de grandeur que nous nous proposons de faire ressortir dans ce discours :

Grandeur dans les vertus,

Grandeur dans les œuvres.

O Pontife vénéré, ce que nous allons rapporter de vous, dans l'effusion de notre âme, sera loin de répondre à la valeur de vos mérites, mais votre noble vie parle elle-même si haut et rayonne d'un si pur éclat que l'impression qu'elle a déjà formée depuis longtemps dans les cœurs suppléera, nous l'espérons, à l'imperfection du tableau que nous essaierons de retracer.

I.

Sur la rive méridionale du Saint-Laurent, à la Pointe-Lévis, en face de Québec, se voit encore la modeste demeure où prit naissa ce le jeune sous-diacre que l'illustre archevêque de Québec, Monseigneur Plessis, envoya remplir les fonctions de secrétaire auprès du premier évêque de Montréal, Monseigneur Lartigue, et qui devint le très-célèbre Evêque Ignace Bourget, assistant au Trône Pontifical, et plus tard archevêque de Martianopolis.

L'humble et pieux secrétaire se fit remarquer par des qualités d'intelligence et de cœur qui lui méritèrent de monter à pas rapides jusqu'aux gloires de l'Episcopat et bientôt de recevoir, aux acclamations de tous, l'héritage du digne et vénéré Prélat à l'ombre duquel il avait grandi chaque jour en toutes sortes de perfections.

Ce fut surtout quand cet héritage sacré eut été mis en sa possession et qu'il eut à soutenir lui-même tout le poids de ce redoutable fardeau, que se révélèrent toutes les richesses cachées au fond de son noble et vaste cœur.

Nous n'entreprendrons pas de vous dire tous les dons de nature qui faisaient l'ornement de ce Pontife, de vous représenter ce qu'il avait de doux et de pénétrant dans le regard, de simple et de modeste dans l'attitude, de vous peindre ce reflet du ciel qui paraissait sur son front, ce sourire d'innocence et de paix qui donnait tant de charme à son visage angélique, ce caractère aimable, affectueux et bienveillant, toute cette physionomie empreinte de bonté et d'énergie et cette rare facilité à accueillir indistinctement les grands et les petits, les riches et les pauvres, avec une patience et une aménité qui ne connaissaient point de lassitude.

Laissons à d'autres le soin de rassembler et de décrire ces traits extérieurs.

D'une imagination heureuse, d'un cœur aimant, se plaisant à couvrir tous les défauts et invariablement fidèle dans ses amitiés, d'un esprit facile, vif et clairvoyant, d'un amour pour l'étude et d'une capacité de travail s'étendant à tout et que les longues veillées de la

nuît, même après les journées les plus absorbantes, pouvaient à peine satisfaire, Monseigneur Bourget, qu'on croyait avoir fait le vœu de ne jamais perdre aucun instant, jouissait d'une fermeté de résolution et d'une puissance d'activité dépassant les limites ordinaires.

Rien n'était beau comme de le voir se multipliant à l'infini, faisant face à tous ses devoirs, se prodiguant dans ses visites pastorales à tout le monde, et employant le temps du sommeil à ses correspondances, puis de retour à son évêché, passant des occupations les plus graves aux moindres services de la charité, allant sans cesse de son bureau au parloir, quittant la rédaction d'un mandement pour répondre à un vieillard dans la peine, à une pauvre femme des faubourgs, laissant en suspens les questions les plus sérieuses pour descendre enseigner le catéchisme aux enfants et leur expliquer l'évangile appris pendant la semaine, et se faisant ainsi à toutes les situations les plus diverses, les plus opposées avec une liberté d'esprit, une sérénité de visage et une égalité d'âme qu'on chercherait en vain à décrire. C'était un spectacle unique, véritable objet de ravissement, pour tous ceux qui en étaient témoins.

Les nombreuses courses pastorales que, malgré ses incessantes infirmités, il fit en tous sens dans son immense diocèse, ne parvinrent pas à épuiser cette infatigable activité. Toujours, comme sous l'empire d'une volonté toute puissante, sa vigueur renaissait quand s'élevait la voix du devoir. Et alors les distances elles-mêmes, les plus grandes, s'effaçaient à ses yeux ; l'Océan et ses tempêtes n'avaient plus pour lui rien d'effrayant, et les traversées, si laborieuses qu'elles fussent à son frêle tempérament, ne pouvaient mettre obstacle à ses déterminations. Comme autrefois le grand Apôtre il voulait voir Pierre, il avait besoin de voir Pierre. Son œil aspirait à se rassasier de cette vision sensible de la vérité. Il fit sept voyages en Europe et huit à Rome. Mais ces voyages étaient autant de pèlerinages qu'il accomplissait sans jamais se détourner de sa route. Et toujours il en revenait plus rempli de foi, plus attaché au Pape.

Les souvenirs du catholicisme, qu'il avait puisés à leur centre et à leur foyer, lui servaient à féconder ses pensées, à nourrir ses conversations, à enrichir ses lettres pastorales et ses mandements, au nombre de plus de trois cents et dont plusieurs resteront comme des gloires pour l'épiscopat canadien.

Où trouver plus de force, plus de puissance d'action, plus de courage et plus d'amour du devoir que dans le développement de cette vie d'apôtre ?

Aucun pinceau ne pourrait rendre sous ses vraies couleurs cette étonnante physionomie, cet homme aux convictions profondes, d'une conscience intègre, d'une pureté de vue hors de discussion, d'une capacité d'action incroyable, d'un esprit d'entreprise ne connaissant de limites que dans son amour pour Dieu et pour son diocèse ; âme de feu dans une constitution faible et délicate, volonté infrangible unie à une inaltérable douceur, invincible énergie jointe à une bonté inépuisable, modestie surprenante et cependant courage ne comptant jamais avec les obstacles, tout cela n'est qu'un pâle rayon de cette grande figure historique, de ce prélat qui a exercé sur ses contemporains un ascendant, un prestige dont on n'a pas encore mesuré toute l'étendue, de cet Evêque qui fut sans contredit, pour l'Eglise du Canada, l'homme le plus considérable et le plus prodigieux de son siècle.

Mais ce qui relevait ces brillantes qualités naturelles de Monseigneur Bourget, c'est que la puissance intérieure qui, en lui, mettait tout en mouvement, alla s'alimenter à des sources supérieures, aux sources pures de la foi, aux sources de cette foi divine que décrit si admirablement saint Paul et qui rend capable de si merveilleux effets, de cette foi qui illumine, élève, agrandit, de cette foi qui enrichit les facultés et transforme la nature, qui fait le juste et fait l'homme de Dieu.

Monseigneur Bourget vivait de cette foi pure, active, lumineuse, ardente ; elle lui communiquait cette extraordinaire énergie qu'on a peine à s'expliquer ; elle l'établissait dans cette sphère surhumaine où les pensées éclairant son âme et les horizons se déroulant à

ses regards, ont plus d'une fois par leur hauteur ou leur étendue, déconcerté les calculs et les raisonnements du monde ; elle le tenait uni à Dieu, plongé en Dieu, en commerce habituel avec Dieu, n'ayant d'aspiration, d'intention et, si j'ose dire, de passion que pour Dieu ; elle en a vraiment fait un homme de Dieu, un homme pouvant s'écrier avec saint Paul : ma vie n'est ni sur la terre ni pour la terre, mais se passe tout entière dans les régions de l'éternité : *Nostra conversatio in cælis est.* (Philip. 3.)

Aussi qui n'a pas admiré en notre auguste Prélat cet amour, ce besoin, cette habitude de la prière par où se reconnaît toujours sûrement l'homme de Dieu ? Qui n'a pas été frappé de son grand esprit de religion dans toutes ses fonctions épiscopales ; de son exactitude et de son pieux respect à l'égard des moindres règles liturgiques ; de sa gravité et de sa dignité au saint autel et dans les cérémonies sacrées ? Comme alors son visage paraissait se transfigurer et son âme se tenir au ciel, tandis que, sous les vêtements pontificaux, il remplissait si parfaitement les rites divins de la Sainte Eglise. Quelle majesté ! s'écriait quelqu'un le voyant pontifier aux funérailles de l'ancien et remarquable archevêque de Québec, quel spectacle ! et ce cri spontané de l'émotion ne faisait que traduire l'admiration qui s'était alors emparée de toute l'assistance.

Et sa piété ! qu'on était touché en la contemplant si aimable et si onctueuse ; en respirant cette bonne odeur de Jésus-Christ que partout elle répandait autour de lui ; en subissant le charme indicible dont elle pénétrait toutes ses exhortations, tous ses discours, toutes ses conversations et jusqu'à ses moindres relations. Piété aussi tendre que solide, il ne pouvait assez en suivre les douces tendances : longues heures dans le recueillement et l'amour en présence du sacrement adorable de nos autels ; visites fréquentes et pleines d'ineffables délices dans les sanctuaires consacrés à la très sainte Vierge ; pratique filiale de déposer, avant de les publier, ses lettres pastorales et ses mandements aux pieds de Marie Immaculée, comme une offrande à la Mère de Dieu ; inénarrables effusions de foi et de

clarté devant les reliques des martyrs et des saints ; ce n'était pas assez pour répondre à son insatiable besoin d'épanchement et d'amour, et le matin, longtemps avant les premières clartés du jour, ou le soir bien avant dans la nuit, quand tout sommeillait, quand personne ne pouvait surprendre les secrets de sa vertu, il s'agenouillait à chaque station du chemin de la croix, méditant la passion du Sauveur, et faisant ainsi son pèlerinage du cœur.

Surtout qui n'a été ravi de son inébranlable confiance en Dieu ? de cette imperturbable paix avec laquelle, pénétrant les desseins de la Sagesse éternelle, adorant la main de Dieu au fond de tous les événements, comptant sur sa puissance infinie autant que sur son insondable amour, il défilait toutes les épreuves, affrontait toutes les difficultés, se jouait des impossibilités humaines et demeurait ferme dans ses projets, parfois seul contre tous, pourvu qu'il sût que Dieu était avec lui ? Son bon cœur s'attristait de la conduite des mondains, qui ne s'appuient que sur leurs richesses et sur eux-mêmes. Et un incendie étant venu tout à coup détruire un de leurs plans les mieux concertés : Ah ! s'écria-t-il, ils se glorifiaient de leurs avantages temporels et voilà pourquoi la main de Dieu a tout renversé en un instant : *Hi in curribus et hi in equis* ; mais pour nous, nous mettons notre espérance en Dieu : *nos autem in nomine Domini*, et Dieu ne nous fera jamais défaut. C'est pour quoi en témoignage perpétuel de cette divine confiance, il voulut que son œuvre de prédilection portât le nom de *Providence*.

Qu'elles sont belles, mes frères, les manifestations de la présence surnaturelle de Dieu dans un cœur docile à la grâce ; qu'il est grand notre Evêque ! grand par sa foi, grand dans son union avec l'Intini : quelle religion, quel esprit de prière, quelle piété, quelle confiance en Dieu ! c'est la grandeur surnaturelle envisagée dans ses effets du côté de l'éternité.

Mais comme on ne peut s'élever à Dieu sans quitter la terre, l'union à Dieu considérée sous ce nouvel aspect produit trois autres effets dans l'âme. Elle détache des biens de ce monde par le désintéressement ; elle de-

tache de l'entraînement des sens par la mortification ; elle détache des séductions de l'orgueil par l'humilité. Oh ! Pontife vénéré, que nous retrouvons admirablement ces merveilleux effets dans votre belle et sainte existence !

Ah ! le Sage se plaît à mettre un homme désintéressé parmi les prodiges du monde et il le regarde comme le plus heureux et le plus innocent des hommes : *Beatus qui inventus est sine macula et qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris*. Ecclé. 31, 8. Où est-il et où le trouver ? *Quis est hic ?* Nous le comblerons de louanges quand nous l'aurons trouvé : *Et laudabimus eum*. Car sa vie est un miracle : *Fecit enim mirabilia in vita sua*.

Cet homme désintéressé, ce prodige, ce miracle, dont parlent les saintes Lettres, nous l'avons trouvé, mes frères. C'est l'illustre Pontife dont les restes semblent encore respirer la vie au milieu de nous. Qui n'a connu son détachement des biens de la terre ? la simplicité de tout ce qui servait à son usage ? simplicité dans ses vêtements, simplicité dans son ameublement, simplicité et détachement poussés si loin que lui, qui d'un signe faisait s'ouvrir toutes les mains et toutes les bourses, plus soucieux de la perfection évangélique que de son bien-être en ce monde, pauvre durant sa vie et pauvre à sa mort, infatigable à réclamer des aumônes pour la gloire du culte, pour la cause du Pape et de l'Eglise, pour le soulagement des malheureux, mais constamment oublieux de lui-même, ne possédait rien en propre et s'était fait une loi de ne jamais porter aucun argent.

Il revenait de Kingston ; il perd son passage à Cornwall ; quatre lieues le séparent de la station à laquelle il lui faut parvenir. Que fera-t-il ? Il est sans argent, il n'a pas même la modique pièce de monnaie dont n'est pas toujours dépourvu le dernier des pauvres ; à la manière des apôtres, qui ont tout quitté, le saint Evêque se met à cheminer, faisant à pied sa route de quatre lieues, priant et bénissant Dieu ; et quand il arrive à Montréal à dix heures du soir, il est depuis quatre heures du matin sans avoir encore pris de nourriture.

Si son désintéressement fut grand, que dire maintenant, à en juger par ce trait, de sa mortification ? Quelle puissance sur lui-même, quelle sévérité pour sa propre personne, avec quel empire ne tenait-il pas sous sa main tous les emportements, toutes les saillies, toutes les émotions de la nature. Ne semble-t-il pas qu'il avait fait avec son corps le pacte de ne jamais rien accorder à ses aises, encore moins à ses caprices, de lui retrancher même du nécessaire, et qu'il se plaisait à disposer de ce corps comme d'un objet étranger, souvent même à le traiter en ennemi ? Partout se trahissait en Monseigneur son irrésistible attrait à dompter ses sens pour mieux appartenir à Dieu. Sa sobriété était exemplaire, ses jeûnes se multipliaient, ses privations étaient continuelles ; s'il s'asseyait, c'était sans s'adosser, s'il priait, il évitait tout appui ; ses occupations étaient sans trêve ni répit ; les récréations, le jeu, le repos lui étaient inconnus ; la maladie elle-même, si fréquente dans cet organisme épuisé de travail, ne pouvait l'emporter sur cette volonté souveraine qui trouvait dans les souvenirs de la passion de Jésus-Christ le secret de se jouer avec la douleur. Et quand l'accablement physique de la souffrance l'obligeait à subir les secours de l'art, alors rien n'était plus édifiant que sa patience ; il ne savait ni se plaindre ni murmurer, et ne songeait qu'à témoigner de sa docile soumission à ce qui devenait pour lui le signe extérieur de la sainte volonté de Dieu.

Quand l'homme de Dieu a vaincu le monde et vaincu les plaisirs des sens, tout n'est pas fini, il lui reste encore à se vaincre lui-même en ce qu'il a de plus intime et de plus personnel, à vaincre son amour-propre et son orgueil. Sainte humilité, c'est là ton ouvrage et ton triomphe ! Que cette vertu du ciel, mes frères, était ferme et profonde en notre auguste Prélat ! Comme il cherchait, par une sorte d'inclination secrète, à fuir les regards, comme il était insensible à l'opinion, comme il aimait à s'isoler des spectacles humains, avec quelle impénétrable discrétion il taisait tout ce qui le concernait, quelle habileté n'avait-il pas à renvoyer toujours à son peuple, à son clergé, le mérite des œuvres au

sujet desquelles on ne pouvait s'empêcher de lui adresser de justes louanges. Le sentiment de son indignité, qu'il exprima en termes si touchants dans le premier de ses mandements, ne fit que croître et se fortifier pendant les mille vicissitudes de son brillant épiscopat. Rien ne paraissait mieux aller à ses attraites que de se faire petit avec les petits et pauvre avec les pauvres. Les emplois les plus bas lui offraient un charme indicible et il s'y prêtait avec un vrai bonheur. Et s'il est un spectacle attendrissant c'est celui de ce grand Prélat quittant la nuit sa chambre épiscopale, descendant silencieux dans la cour pour fendre du bois et emportant ce bois dans ses bras afin de réchauffer l'appartement de son serviteur malade. O humilité ! O grandeur des vertus de notre vénéré Pasteur !

Voilà, mes frères, le Pontife que Dieu a choisi, selon son cœur, entre tous les hommes : *Elegi eum ex omnibus... mihi in sacerdotem*, 1 Reg. 2-28. Voilà l'homme de Dieu qui depuis les jours de son enfance et de sa jeunesse n'a jamais quitté les sentiers de la vertu : *Ambulavit pes meus iter rectum à juventute mea*. Eccli. 51, 20. Voilà celui qui fut notre Pasteur, notre Père, notre Evêque. Le portrait qui vient de vous en être fait est, hélas ! étrangement décoloré. Et cependant sous ces lignes inhabilement tracées, quelle incomparable figure ! Quel rayonnement de grandeur dans les dons naturels comme dans les dons surnaturels, dans les vertus qui unissent à Dieu comme dans celles qui détachent du monde et de la nature.

Aussi ne vous étonnez pas de cet empire mystérieux et irrésistible qu'il a eu toute sa vie sur son peuple, sur les masses, sur tous les cœurs. Personne n'a pu s'y dérober complètement. *Non est qui se abscondat à calore ejus*, ps. 13. Voyez les enfants qui accourent, les infirmes qui avancent à pas lents, le vieillard qui s'émue, la mère éplorée portant en ses bras son jeune enfant, cet ouvrier chargé du message de quelque malade, où vont-ils, que veulent-ils, formant cette longue et perpétuelle ascension vers les degrés du palais épiscopal et plus tard vers la solitude du Sault-au-Récollet ? Ils vont trouver le saint évêque,

ils veulent voir le *saint évêque*, lui parler, l'entendre, recevoir de lui une parole, une bénédiction, une prière, s'agenouiller avec lui et prier un instant avec lui et près de lui.

C'est l'homme de Dieu qui les attire, la grandeur de ses vertus, et cette sainteté qui depuis de si longues années éclate et rayonne partout, dans le diocèse et dans la Province.

II.

Ce que le Sage dit de Josué s'applique à notre illustre Pontife : grand selon son nom et dans ses vertus, il fut très-grand dans ses entreprises pour le salut des élus de Dieu : *magnus secundum nomen suum, maximus in salutem electorum Dei*. Eccl. 46 1. Si la sainteté fut le caractère de sa vie, la magnificence est le caractère de ses œuvres : *sanctimonia et magnificentia*.

Dieu ne lui a pas seulement donné la science des saints pour sa propre perfection : *dedit illi scientiam sanctorum*, Sap. 10, il l'a encore rendu glorieux dans ses travaux et il l'a comblé de bénédiction dans ses entreprises : *honestavit illum in laboribus et complevit labores illius*. Ibid.

Trois objets se sont partagé tous les battements de son grand cœur : son pays, son diocèse, l'Eglise.

Ce qu'il a surtout aimé pour son pays, c'est sa prospérité et son extension.

Dans son diocèse, il a aimé son clergé, ses communautés, son peuple.

Et dans l'Eglise, ce qui a particulièrement concentré ses affections c'est le Pape, ce sont ses droits et ses privilèges, ses doctrines et ses principes.

Voilà ce qu'il a aimé. Et de cet amour, devenu en lui comme une puissance féconde et irrésistible, sont sorties toutes ses œuvres, innombrables œuvres qui lui survivent et qui perpétueront à jamais la mémoire de son glorieux épiscopat.

Vous savez assez, mes frères, combien Monseigneur Bourget a été dévoué à son pays ; vous savez ce qu'il a écrit, ce qu'il a dit, ce qu'il a fait pour ranimer dans les

cœurs canadiens le sentiment national; vous vous souvenez encore de ses appels chaleureux à la population, dans le but de l'attacher au sol natal et de développer la grande œuvre de la colonisation.

Vous connaissez la peinture charmante qu'il a faite des richesses du Canada et de ses inépuisables ressources.

Vous n'avez pas oublié avec quelle ardeur il a cherché par tous les moyens à déraciner du milieu de son peuple chéri les vices qui tendent à l'appauvrir, à l'abaisser, à le ruiner.

Toutes ces choses sont encore présentes à votre mémoire.

Mais parlons plutôt des œuvres du Pasteur, de ces œuvres qu'il a conduites avec tant de force et d'un regard si étendu et si élevé, qu'il leur a comme imprimé le caractère de la grandeur et de l'immortalité.

Tout se féconde et prend éclosion sous la chaleur puissante de son zèle et de sa charité.

Œuvre liturgique. La Sainte Liturgie Romaine commence tout d'abord à occuper ses pensées et son activité. Toute son énergie se dirige à l'établir dans sa pureté, dans son intégrité, dans sa splendeur. Il veut qu'elle règne dans son diocèse, qu'elle y soit la loi des cérémonies et des pompes religieuses. Et sous son impulsion, on la voit bientôt jeter partout son éclat dans les communautés religieuses et dans les paroisses, puis, de son Diocèse se répandre dans toute la Province et au delà de la Province.

Œuvre doctrinale. Sans cesse il eut devant les regards cette grave recommandation de l'Apôtre à l'Evêque Timothée : *Attende tibi et doctrinæ* 1. Tim. 4. 16. Veillez non seulement sur vous mais encore sur la Doctrine; veillez à sa pureté, à la pureté des dogmes, à la pureté des principes. *Attende doctrinæ*. Toute sa vie ce fut là l'objet de sa constante sollicitude, et jusqu'aux portes du tombeau, le grand Evêque, toujours en éveil, fut le grand défenseur de la vérité catholique. La parole fameuse de saint Augustin semble avoir été sa fidèle devise : *Vincamus mundum cum erroribus suis* : vainquons le monde avec ses erreurs. Et afin

de
pie
dog
véri
son
pou
de s
bea
les
à to
Il
men
tion
foi, s
diam
man
fidèle
piété
-Il
cura
gran
chrét
tous
mair
son t
Il
l'Inf
voy
triarc
s'emp
son
seul
quabl
cela r
le Pa
avec
chère
ment.
plac
bouhe
mon t
dogme

de rendre invincible ce zèle doctrinal, il s'attache à la pierre fondamentale sur laquelle reposent tous les dogmes catholiques, à la colonne qui soutient toutes les vérités de notre foi, au Pontife de Rome ; il lui consacre son amour et son dévouement ; et cet amour devenant pour lui un culte sacré, une religion, devenant le mobile de ses plus généreuses ardeurs et le principe de ses plus beaux sacrifices, lui fait embrasser en plénitude toutes les causes du Saint Siège et répondre avec intrépidité à tous les appels qu'il en reçoit.

Il est à Rome quand est défini parmi les applaudissements de l'univers le Dogme de l'Immaculée-Conception. Son âme s'émeut à la voix du Pontife Suprême ; sa foi, sa piété s'attendrissent en contemplant le nouveau diamant qui va enrichir la couronne de Marie, et le mandement si onctueux qu'il adressa alors à ses chers fidèles demeure comme un glorieux monument de sa piété filiale envers l'immaculée Mère de Dieu.

Il est à Rome lorsqu'apparaît la célèbre Bulle *Quanta cura* avec l'Immortel *Syllabus* qui l'accompagne. Ce grand code catholique de la philosophie et des sociétés chrétiennes fut invariablement le flambeau qui éclaira tous ses actes. Et l'on ne saurait assez admirer le sommaire précis, ferme, intelligent qu'il fit aussitôt, pour son troupeau, de cet impérissable document.

Il est encore à Rome, à la définition solennelle de l'Infaillibilité Pontificale. Dire ce qu'il éprouva en se voyant juge de la foi parmi les Evêques et les Patriarches de l'univers entiers ; dire les impressions qui s'emparèrent de son âme au moment où il eut à donner son *placet* décisif, nous serait chose impossible ; lui seul peut nous le donner à entendre par les remarquables paroles qu'il nous a laissées. "Oui, s'écrie-t-il, cela me plaît, je le déclare, je le proclame, je le juge : le Pape est infaillible, *placet*. J'en faisais autrefois, avec les plus sayants docteurs, ma croyance la plus chère, j'en ferai maintenant avec toute l'Eglise l'aliment, et le soutien de ma foi : le Pape est infaillible, *placet*. C'est ma joie de le prononcer, ce sera mon bonheur et mon salut de le croire et de l'enseigner à mon troupeau : le Pape est vraiment infaillible dans les dogmes comme dans les principes des mœurs, *placet*."

Et la vigilance qu'il déploie en ce qui regarde la doctrine, s'étendant non moins attentivement sur les règles de la conduite humaine et des consciences, il prélaça toute la Théologie morale sous la sage autorité du plus prudent des moralistes de notre époque, du grand Docteur contemporain, S. Alphonse de Liguori.

O Pontife! vous avez bien veillé sur la doctrine; vous avez soutenu pour sa défense le plus vaillants combats; vous avez enflammé les cœurs de vos enfants par le feu qui consumait le vôtre, et ces enfants du Canada, ces zélés généreux, vous les avez envoyés combattre pour les droits du Père commun de la catholicité, de celui qui protège toute vérité et toute morale. Votre devoir a été noblement rempli; c'est maintenant, pour vous, l'heure de la récompense.

Mais là ne s'arrête pas, mes frères, ce zèle fécond.

Vient l'œuvre des paroisses. Pasteur des âmes, il lui faut répondre au besoin d'expansion de son vaste diocèse, au progrès étonnant qui se fait partout dans la population, à l'accroissement rapide de ces familles pures et chastes que Dieu ne cesse de bénir. C'est par les paroisses que le peuple se groupe et se développe, que la religion se repand d'une manière plus régulière et plus efficace parmi le troupeau. Il crée donc des paroisses et les multiplie, les affermit, les organise et sous sa juridiction, par son initiative, son inspiration, son autorité, 75 paroisses nouvelles sont créées dans son seul diocèse, soit dans la ville de Montréal, soit dans les campagnes.

Et l'œuvre de l'éducation, n'aurons-nous pas maintenant à en parler? Pouvait-il, cet admirable Evêque, être insensible à ce qui touche de si près au bien des âmes? Voyons comment là encore se déclare son zèle.

Dès la première année de son administration, par ses concours et par son appui, Montréal est doté d'un grand Séminaire où viennent bientôt affluer, comme au berceau de la vie sacerdotale, les élèves d'une multitude de diocèses.

Bientôt après, il établit le Petit Séminaire de Ste-Thérèse, qui a déjà donné tant d'hommes remarquables au clergé et aux divers rangs de la société. Puis s'élève

le
di
var
qui
de
rè
tan
de
E
tion
qu'
dév
seig
celu
croi
l'An
L
tour
L
l'exi
un e
écol
men
com
cend
bord
A
d'Eu
de le
P
Sain
lopp
et l'
E
Sain
rent,
se for
dans
Aj
admi
du P

le collège Ste-Marie sous la conduite des illustres fils de S. Ignace, ces habiles maîtres de la jeunesse, ces vaillants soldats, toujours à l'avant-garde des armées qui combattent pour la foi et pour les grands intérêts de l'Eglise. S'ouvrent ensuite, chacun avec son mérite réel, les collèges de Joliette, de St-Laurent, de Rigaud, tandis que les plus anciens établissements continuent de grandir et de prospérer.

Et les Frères des Ecoles chrétiennes, ne les mentionnerons-nous pas? C'est encore sous ce grand Evêque qu'ils viennent prodiguer à Montréal les fruits de leur dévouement comme aussi de leur pieux et solide enseignement; et son bien veillant patronage est pour eux celui d'un père sous les bénédictions duquel ils croissent et se multiplient au Canada et ailleurs dans l'Amérique.

Les institutions des jeunes filles participent à leur tour à ce mouvement général.

Les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, dont l'existence remonte à l'origine de la colonie, prennent un essor nouveau. Leur Institut se développe, leurs écoles, leurs académies, leurs grands pensionnats augmentent en nombre et en importance, et tandis qu'elles commencent leurs fondations de Kingston, elles descendent d'autre part jusque dans les provinces qui bordent l'Atlantique.

Arrivent alors les Dames du Sacré-Cœur apportant d'Europe en Canada, avec leur renommée, les bienfaits de leur méthode.

Presque en même temps naît l'Institut des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie dont les rapides développements se font sentir jusqu'à la Floride, la Californie et l'Orégon.

Et sous la même action, les Sœurs Marianites de Sainte-Croix ouvrent leur maison principale à St-Laurent, sans nuire en rien aux Sœurs de Ste-Anne qui se fondent à Lachine et ne tardent pas à se voir appelées dans la Colombie Britannique.

Ajoutons encore, pour ne point les omettre, et les admirables Religieuses du Carmel, et les pieuses Sœurs du Précieux Sang, les unes et les autres anges de prière

et d'abnégation, sans cesse intercédant pour nous, afin d'écarter de nous la colère de Dieu et de nous gagner sa miséricorde.

Après cela, que faut-il de plus ? Que reste-t-il encore pour assouvir l'infatigable zèle de notre Pasteur ? A quelle œuvre nouvelle peut s'étendre ce zèle ?— Ne croyez pas cependant, mes frères, que sa charité soit satisfaite. Entendez le cri qui s'échappe de sa brûlante poitrine : *Charitas Christi urget nos*. La charité de Jésus-Christ nous presse. Considérez les orphelins, les pauvres, les malades, les vieillards infirmes, les âmes perdues et repentantes, et tous les déshérités de la terre tendant vers lui leurs mains désolées et suppliantes. Son cœur aimant et généreux, ce cœur qu'on a vu autrefois, parmi les ravages du typhus, s'attendrir et s'immoler d'une manière si héroïque devant les pauvres malades Irlandais, émigrés de leur chère patrie, ce cœur si bon peut-il être insensible à ce spectacle ? Si la charité est féconde n'est-ce pas surtout envers les délaissés de la fortune et de la nature ?

OEuvres de charité, c'est de vous qu'il nous faut ici parler !

D'abord, l'Hôtel-Dieu, où se sacrifient depuis plus de deux siècles tant de saintes Filles et qui a toujours eu dans ses affections une place si marquée, s'agrandit, se dilate sous ses conseils, offre des salles plus spacieuses à des malades plus nombreux, et se trouve encore capable de faire face à plusieurs fondations importantes.

Les Sœurs Grises entrent, elles aussi, dans une phase nouvelle. Il se réjouit de les voir s'étendre avec leurs asiles, leur refuge, leur salle des enfants trouvés, leur Institut des aveugles, en même temps qu'il désigne à leur amour pour les âmes et pour les privations les vastes et rudes missions de la Rivière-Rouge.

Il faut à la charité un plus grand nombre de mains pures et dévouées. Monseigneur Bourget y pourvoit.

Il fonde l'Asile de la Providence, sa création la plus chère, celle dont il fut plus particulièrement le père et le bienfaiteur, qui compte avec sa Maison-Mère, un orphelinat, des églises de pauvres, un vaste Hôpital

des aliénés, son remarquable Institut des sourdes-muettes, un Hospice pour les prêtres infirmes, et qui possède de plus ses lointaines missions de l'Oregon.

Ce n'est pas encore assez pour toutes les misères.

L'Institut des Sœurs de la Miséricorde, entouré de difficultés sans nombre, traverse ses épreuves, triomphe de ses mille obstacles, se voit en possession d'un vaste établissement où vient s'abriter le malheur le plus voisin du désespoir et tient bientôt une succursale dans la capitale du Dominion.

Et pour les pauvres brebis perdues d'Israël, dont le repentir sincère doit réparer les égarements, accourent par delà l'Océan les Religieuses du Bon Pasteur, qui ne tardent pas à occuper plusieurs maisons importantes dans le seul diocèse de Montréal.

Et maintenant, mes frères, ne dirons-nous pas combien le vaste cœur de notre Evêque embrassait tous les intérêts et tous les besoins des âmes, aimait à favoriser les missions et à procurer des prêtres aux diocèses étrangers, jusque sur les côtes du Pacifique ?

Oublierons-nous ce qu'il a fait pour les Vénérables Pères Oblats, ces vrais enfants de Marie-Immaculée, ces intrépides missionnaires toujours prêts à affronter les plus rudes climats pour y sauver des âmes ? Ne rappellerons-nous pas qu'ils se plaisent à le considérer comme leur second Fondateur, et que c'est à lui qu'ils attribuent d'avoir vu s'ouvrir à leur zèle infatigable les immenses et âpres prairies du Nord-Ouest ?

Ne passons non plus sous silence ni les Pères de Ste-Croix, dont les succès sont si connus, ni les Frères Viateurs, qui avec leurs Collèges dirigent de plus leur remarquable Institut des Sourds-Muets, ni les Frères de la Charité, si bien doués pour réformer le cœur et le caractère des jeunes délinquants.

Mais nous n'en finirions pas si nous voulions tout énumérer : et ce Chapitre qu'il fonda dans les premières années de son Episcopat et qui ne fut pas sans avoir ses jours glorieux ni lui fournir des auxiliaires dévoués, et ce commentaire sur le cérémonial des Evêques, qui reçut plus d'un éloge en France et en Italie, et ces conférences ecclésiastiques dont il nous reste sur le mariage un travail sérieux.

Les œuvres de piété n'auront-elles pas ici leur place ? Citons seulement les principales : la propagation de la foi, l'archiconfrérie du Très Saint et Immaculé Cœur de Marie, les sociétés de Tempérance, l'Œuvre des bons livres, les Quarante-Heures, l'Union de prières, le Tiers-Ordre de saint François, l'Apostolat de la prière, et tant d'autres fondations pieuses qui ont été autant de fruits dus à son activité, à son initiation ou au moins à sa protection.

O Grand Evêque ! O Episcopat puissant et fécond ! O œuvres magnifiques, créées avec le double caractère de la force et de la grandeur : "*in fortitudine*," "*in sublimitate* !"

Un Grand Séminaire fondé et cinq nouveaux Collèges ou Petits Séminaires établis et florissants ; les trois anciennes Communautés de Religieuses accrues et développées ; six nouvelles Communautés d'hommes attirées et mises dans de solides conditions de prospérité ; quatre Communautés de femmes fondées, cinq autres introduites et admirablement secondées ; la Liturgie Romaine établie ; les Doctrines Romaines et les grands Principes Catholiques toujours puissamment et vaillamment propagés et défendus ; soixante-quinze paroisses nouvelles érigées ; ces missions lointaines favorisées ; plus de trois cents lettres pastorales ou mandements laissés à notre piété ; une immense Cathédrale en voie de construction, les finances de l'Evêché tirées de péril par des courses héroïques et des quêtes à travers toutes les paroisses et les institutions du Diocèse à l'âge de plus de quatre-vingts ans ; quelles œuvres que celles de notre Pontife !

Œuvres à la fois grandes par leur excellence, grandes par leur multiplicité, grandes par leur impérissable durée.

O Prélat vénérable, dont la vie fut un prodige : *Tanquam prodigium factus sum* jrs. 70, et dont l'existence fut un enchaînement de merveilles : *In vitâ suâ fecit monstra*. Eccli. 48.

Vous avez été ce Pontife illustre qui a su augmenter le bonheur et la puissance de la cité : *Sacerdos magnus... qui prævaluit amplificare civitatem*, Eccli.

50, qui s'est acquis la gloire au milieu de sa nation : *adeptus est gloriam in conversatione genti*, Ibid., et qui a élargi et étendu la maison de Dieu : *et ingressum domus et atrii amplificavit*, Ibid. Vous êtes semblable au Pontife fils d'Anias ; vous avez éclaté comme l'étoile du matin au milieu des nuages ; vous avez brillé dans le temple de Dieu comme un soleil rayonnant de lumière, comme une flamme qui étincelle, comme un vase d'or massif orné de pierres précieuses.

Les mérites de vos œuvres vous ont suivi, les bienfaits nous en restent ; c'est à nous de vous glorifier.

Nous vous glorifierons en suivant selon nos forces les traces de vos pas, les exemples de vos vertus ; nous vous glorifierons en nous attachant avec un cœur dévoué aux pures et saines doctrines que vous avez tant travaillé à inculquer parmi tous les rangs de votre peuple ; nous vous glorifierons en nous appliquant généreusement à continuer les œuvres charitables que vous avez si admirablement multipliées dans votre beau et vaste diocèse ; nous vous glorifierons en nous attachant à honorer et à aimer le digne Prélat qui a reçu la riche succession de vos œuvres, de vos exemples et de vos vertus ; nous vous glorifierons en priant afin que l'heure de la délivrance arrive bientôt pour vous, si déjà vous n'êtes pas en possession de votre récompense et de votre couronne.

Et vous, notre Pontife et notre Père, qui tant de fois avez béni votre diocèse, votre peuple et vos enfants, encore du haut des cieux, du sein de votre repos, levez les mains et bénissez-nous. Donnez-nous une bénédiction de ce cœur aimant, de ce cœur charitable, de ce cœur d'apôtre au dévouement sans borne ; une bénédiction qui nous pénètre du sentiment des vertus dont vous étiez orné ; une bénédiction qui nous affermisser dans les sentiers du devoir et du salut ; une bénédiction qui fasse qu'un jour, dans la Patrie Eternelle, nous nous voyions tous rangés autour de vous, comme une couronne d'enfants autour de leur Père vénéré.

Ainsi soit-il.

Me

gr
ma
ch
po
sit
co
co
ad

av
l'a
co
co
m

ma

DISCOURS PRONONCÉ PAR MGR TACHÉ

A la Cathédrale de Montréal,
samedi le 13 juin

LORS DES OBSÈQUES DE MGR BOURGET

*" Quid sunt duæ olive istæ ? Isti sunt
duo filii olei, qui assistunt Dominatori
universæ terræ.*

Que signifient ces deux oliviers ? Ce sont
les oints de l'onction sainte qui assistent
devant le Dominateur de toute la terre."

Zacharie, chap. IV, v. 11, 14.

Messeigneurs et mes frères,

Nous sommes au dernier jour d'une semaine bien grosse d'émotions, non-seulement pour cette riche cité, mais même pour ce vaste diocèse et pour tout notre cher Canada. Je ne suis point monté dans cette chaire pour ajouter à l'abondance de vos larmes, ni à l'intensité de vos regrets. Il faut au contraire m'efforcer de comprimer les sentiments qui se pressent dans mon cœur comme dans les vôtres, afin d'être en état de vous adresser quelques paroles.

Dimanche, une nouvelle se répandit non-seulement avec la vivacité de l'électricité, mais bien encore avec l'ardeur du sentiment le plus affectueux et le plus reconnaissant ; cette nouvelle a fait vibrer dans les cœurs les élans de l'amour et de la reconnaissance la mieux sentie.

Cette nouvelle disait que Mgr Bourget était bien malade, qu'il touchait même à ses derniers moments.

La surprise fut si grande que l'on se refusa pour ainsi dire à croire à la possibilité du trépas de celui que l'on aimait tant. Lundi une autre nouvelle vint non-seulement confirmer la première, mais apporter le comble à notre douleur : il était mort !

Et depuis ce jour toute la ville de Montréal est en émoi, et depuis ce jour le diocèse de Montréal ressent la perte immense qu'il a faite. Tout le Canada comprend que le ciel s'est enrichi aux dépens de la terre en la privant de l'un de ses plus grands citoyens.

L'écho des voix douloureuses que l'on entend de toute part retentit même au-delà de notre patrie pour se répercuter jusqu'à l'étranger.

On comprend la juste douleur qui anime tous ceux qui sont ici présents, la juste douleur qui anime le vénérable prélat qui succède à celui qui l'a précédé avec tant de gloire et de distinction. On comprend enfin que nous sommes des enfants attendris, qui pleurons sur la mort d'un père qui avait toute notre tendresse et notre affection.

Puis, jeudi, on a vu se dérouler un convoi funèbre tel que cette ville n'en avait jamais contemplé. Oui, jeudi, sur un parcours de sept milles entiers on a vu les populations se presser avec un enthousiasme recueilli, avec un sentiment tellement profond de respect, d'amour et de reconnaissance que le convoi qu'elles venaient grossir avait plutôt l'apparence d'une marche triomphale que d'une procession funèbre.

Et qui redira, mes frères, ce qui s'est passé hier dans la magnifique église de Notre-Dame ? Qui redira ce concours imposant d'évêques, venus de points différents et de grandes distances, pour affirmer leur respect envers celui qui, depuis de longues années, était leur doyen dans l'épiscopat, envers celui qu'ils ont toujours regardé comme leur modèle ? Qui redira ce nombre si grand de prêtres, qui se pressaient autour de l'autel, non pas tant, ce semble, pour prier pour celui qu'ils pleuraient, que pour remercier Dieu des grâces si abondantes qu'ils ont reçues par son intermédiaire ? Qui redira le spectacle offert par cette foule innombrable qui non-seulement a envahi la vaste enceinte de

l'église, mais qui s'est répandue sur la place publique et dans toutes les rues avoisinantes ? Il serait impossible de décrire les émotions qui ont fait vibrer les cœurs de cette multitude, lorsqu'elle a vu le char funèbre, qui avait reçu les dépouilles mortelles de Mgr Bourget, prendre non la route qui conduit à cette Cathédrale, mais celle qui conduit à l'église où reposaient les restes de son noble et illustre prédécesseur ?

Là, un autre char funèbre devint le char de triomphe sur lequel on plaça ce qui reste du corps de Mgr Lartigue, premier évêque de Montréal. C'est ainsi que ces deux grands prélats, qui s'étaient tant aimés pendant leur vie, se réunirent après leur mort et cheminèrent ensemble par les rues de cette ville qui leur fut si chère, pour laquelle ils ont collaboré avec tant d'ardeur pendant vingt ans, pour laquelle ils ont continué de travailler pendant quarante autres années, même après la mort de l'un d'entre eux. Quel spectacle, pour la première ville de notre Canada, que la vue de ces deux cercueils renfermant ce qu'il y a de périssable de deux existences qui se sont consumées pour sa gloire, son agrandissement et sa sanctification !

Ce spectacle nous rappelle tout naturellement la vision qu'un ange fit briller aux yeux du prophète Zacharie, en lui montrant deux oliviers placés en un endroit élevé et environnés de gloire et de lumière. Le prophète demande à l'ange : "Que signifient ces deux oliviers ?" Et l'envoyé céleste lui répond : Ce sont les deux oints de l'onction sacrée qui assistent devant le Dominateur de toute la terre. Oui, les deux prélats qui ont parcouru les rues de cette ville hier sur des chars funèbres, y étaient placés comme les deux oliviers vus par le prophète ; car ils ont été les deux oints qui les premiers ont reçu l'onction suprême qui les a mis à la tête de ce diocèse où ils "ont assisté devant le Dominateur de la terre" pour lui préparer un peuple d'adorateurs. Nous avons marché à la suite de ces "deux nobles oliviers," nous sommes groupés en ce moment autour de ces deux "oints de l'onction sacrée." Etudions ensemble quelques instants :

1^o Quelles sont les circonstances qui ont réuni ces deux existences ;

2° Quelles ont été les conséquences de cette union pour nous tous.

Dieu a envoyé son Fils éternel sur la terre. Le Fils a accepté la mission qui lui était confiée. Il est venu racheter l'homme, racheter les peuples et les nations, et pour le récompenser de son œuvre, Dieu a donné à son Fils toutes les nations en héritage.

Et ce Fils, pour assurer sa domination sur toute la famille humaine, a établi son Eglise comme un bercail commun dans lequel il veut réunir tous ceux qui lui sont donnés en héritage.

Il a préposé à la direction de ce bercail un pasteur suprême; et il a associé à ce pasteur suprême des pasteurs qu'il a placés aussi dans une sphère bien distincte, car, comme dit l'Écriture, "le Saint-Esprit a placé des évêques pour conduire l'Eglise de Dieu."

La mission de l'Episcopat dans l'univers entier est partout la même; elle est partout la même parce qu'elle vient de la même source: "De même que mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie."

Le Fils adorable de Dieu était venu pour établir la sainteté sur la terre; les évêques sont institués pour continuer son œuvre.

Le Fils de Dieu était venu pour guérir toutes les maladies de l'humanité; les évêques ont la mission de prodiguer les mêmes soins à l'humanité souffrante.

Jésus-Christ était venu pour éclairer tout homme qui est ici-bas; et les évêques ont la douce obligation aussi de montrer aux hommes la voie qui doit les conduire à la félicité.

Le Saint-Esprit, en un mot, "a placé les évêques pour conduire l'Eglise," et l'histoire nous montre que depuis dix-huit cents ans l'Episcopat catholique a été fidèle à cette sublime obligation.

Ce qui s'est produit dans l'ancien monde devait se répéter dans le monde nouveau. Aussi il est tout naturel de voir que peu après la fondation du Canada, un évêque y est envoyé par le chef de l'Eglise.

Dieu sait donner aux hommes qu'il choisit les qualités nécessaires à l'accomplissement des desseins qu'il a sur eux.

Le premier évêque arrivé à Québec devait travailler au développement d'une œuvre grande, aussi il fut grand ce Laval qui occupa la première chaire épiscopale de notre pays. Il fut envoyé pour être le premier olivier planté sur la rive du Saint-Laurent, pour y être dans la plus ample acception du mot le premier fruit de l'huile sacrée, réunissant dans sa personne vénérée la triple onction qui fait le chrétien, le prêtre et le pontife.

Aussi ils ont été abondants les flots de grâces qui ont découlé de cet olivier sacré, ils ont été d'une bien douce saveur les fruits de sainteté que l'oint du Seigneur a fait mûrir pour notre chère patrie.

Je ne prononce jamais sans émotion le nom de ce grand évêque, mon cœur est toujours vivement impressionné quand je nomme l'ancienne cité de Québec, où Monseigneur de Laval a fondé ou développé les institutions dont la capitale de cette province s'honore à si juste titre.

Pour peu que nous reportions nos regards en arrière, un grand nombre d'entre nous se souviendront que leurs pères ont été élevés dans ce séminaire de Québec que Mgr Laval avait fondé et qu'il environna de tant de prédilection. Puis n'est-ce pas encore dans une institution de cette vieille cité que nos mères, à un grand nombre d'entre nous, ont puisé ce sentiment exquis de délicatesse chrétienne qui nous est si précieux et si utile?

Mgr Laval s'est reposé de ses fatigues, d'autres lui ont succédé : aux jours mauvais qui ont éprouvé la Nouvelle-France, un évêque était au milieu de son peuple désolé ; il prit une part si sensible aux épreuves, aux angoisses et aux malheurs de ses ouailles que son cœur ne put pas la contenir, et il mourut de mort prématurée. Dieu le remplaça par un autre pasteur aussi intelligent que dévoué qui contribua puissamment à empêcher que la conquête de notre patrie ne devint trop préjudiciable à notre foi et aux autres choses que nos aïeux aimaient, et que nous aimons comme eux ; aussi c'est chose merveilleuse de voir cette poignée de Canadiens laissés dans l'isolement par la conquête,

séparés de la mère patrie par un océan infranchissable, environnés de toutes parts d'hommes qui leur étaient hostiles, ruinés par la guerre, poursuivis par le mépris et la défiance, oui c'est chose merveilleuse et digne de toute notre reconnaissance envers Dieu de voir ces quelques descendants de Français soutenus par leurs prêtres, guidés ainsi que ces derniers par leur évêque, envisager avec calme leur position, en accepter avec courage les conséquences et les obligations, et commencer sur ce continent une existence nouvelle que les hommes sérieux admirent et dont nous recueillons les heureuses conséquences.

Le dix-huitième siècle était terminé et dès le commencement de ce siècle-ci, Dieu donna à l'Eglise du Canada un autre grand évêque, noble figure que l'histoire proclame comme l'une des gloires les plus jeunes de notre race, un des bienfaiteurs les plus signalés de notre pays.

Il avait pour nom de famille Plessis. Lui aussi était évêque de Québec. Sa juridiction embrassait, entre autres terres, tout ce qui constitue aujourd'hui la puissance du Canada.

Oh ! que j'aime à me rappeler cet illustre Prélat, placé sur ce Cap élevé, où est assise la ville de Champlain, et dans une attitude majestueuse contemplant le panorama unique qui de ce point se déroule aux regards de l'observateur enthousiasmé ! Oui, là aux pieds de la citadelle autrefois réputée imprenable, sur les bords du majestueux Saint-Laurent, qui va porter à l'Océan le tribut des eaux limpides de nos grands lacs, oui c'est là que j'aime à me représenter Mgr Plessis, méditant, dans sa vaste intelligence et dans son grand cœur, les destinées des pays confiés à sa sollicitude pastorale. Il voyait ce fleuve immense couler vers ce que nous appelons les Provinces maritimes, il le voyait venir du pays que l'on appelle maintenant Ontario. Il voyait même au delà des sources du fleuve géant, les interminables prairies du Territoire du Nord-Ouest, et par delà les chaînes colossales qui s'appellent les Monts Rocheux, il voyait encore toute la Colombie Britannique. C'est dans cette méditation que

seul devant son Dieu, il lui disait : Voyez, Seigneur, je ne puis suffire à la tâche, vous n'êtes pas assez connu, vous n'êtes pas assez aimé dans les limites de cette juridiction que votre Vicaire m'a donnée.

Dès cette époque, le zèle épiscopal de Mgr Plessis enlaçait dans les étreintes de sa charité pastorale l'étendue de pays que traversent aujourd'hui les chemins de fer qui sillonnent depuis Halifax jusqu'à New Westminster. La pensée du grand évêque voyait surgir les provinces ecclésiastiques et les diocèses qui se sont formés depuis, qui, comme autant de phares lumineux, devaient faire briller l'Évangile de tout son éclat au milieu de nos populations. Il voyait tous ces foyers ardents d'où la charité divine ferait surgir les œuvres merveilleuses qui contribuent si puissamment au soulagement de l'humanité.

Les provinces ecclésiastiques de Québec, d'Halifax, de Toronto et de St-Boniface, ainsi que les vingt-cinq circonscriptions épiscopales qu'elles renfermaient, prouvent surabondamment que Mgr Plessis connaissait notre pays et les desseins de miséricorde de Dieu envers lui, lorsqu'il pensait à la création d'évêchés tant dans les provinces du Golfe que dans le Haut-Canada et les territoires du Nord-Ouest.

Tout en étudiant les besoins de ses ouailles éloignées le bon pasteur pensait à d'autres plus rapprochées, sa pensée s'arrêtait souvent sur Montréal et les districts environnants. Montréal était à cette époque la première ville du pays après Québec, et ses environs renfermaient une population nombreuse. Les grandes idées de la foi élevant Mgr Plessis au-dessus des considérations ordinaires, lui faisaient désirer vivement l'érection d'un siège épiscopal à Montréal. Il prévoyait, dans un avenir assez rapproché, la prospérité et le développement qu'atteindrait cette grande cité.

Il voulait absolument la réalisation de cette idée. Force lui fut pourtant d'attendre ; car faut-il le dire ? souvent les pouvoirs humains ne comprennent pas assez la mission de l'Eglise de Dieu pour lui laisser sa liberté d'action.

Nos conquérants avaient tellement eu peur du cordon

de Saint-François qu'ils avaient expulsé du pays ces humbles religieux. On avait tellement craint le chapelet pendu à la ceinture des fils de Saint-Ignace qu'on les avait bannis de la Nouvelle-France. Est-il étonnant après cela que ces mêmes conquérants redoutassent la croix qui brille sur la poitrine de celui qui s'appelle évêque.

Ils oubliaient que cette croix épiscopale ne fait pas de victimes, et que la seule victime qui doit y être attachée est celui qui la porte sur sa poitrine.

Les événements vinrent dissiper ces craintes mal fondées, et prouver à ceux qui gouvernaient le pays, que l'Eglise est le soutien des trônes et de l'autorité. La guerre éclata entre l'Angleterre et les Etats-Unis : le Canada devait en être le théâtre. La Grande Bretagne, embarrassée par les luttes européennes, ne semblait pas pouvoir protéger efficacement sa colonie.

Mgr Plessis fit un appel aux populations canadiennes. La voix du grand patriote s'accentua de toute l'autorité du grand évêque. Les ouailles écoutèrent les avis de leur premier pasteur. La jeunesse s'enrôla avec un empressement digne de l'esprit chevaleresque de nos pères. Des chefs habiles et intrépides commandèrent ces milices, des prodiges de valeur et d'héroïsme furent accomplis, l'ennemi fut repoussé et le Canada conservé à l'Angleterre. La noble figure de Mgr Plessis fut entourée d'une auréole nouvelle de gloire, qui porta jusqu'au pied du trône le sentiment de respect et de reconnaissance nourri par ceux qui gouvernaient le pays.

L'évêque de Québec comprit que le moment était favorable pour faire accepter ses projets en Angleterre et les faire sanctionner à Rome. Aussi il se détermina à passer en Europe.

Pour faire ce voyage il lui fallait un compagnon ; mais un compagnon qui pût l'aider dans sa mission difficile et délicate, un compagnon qui, à de fortes études légales et théologiques, joindrait la prudence, la discrétion, l'esprit ecclésiastique, la connaissance des hommes et du monde. Ces qualités diverses se trouvent rarement à un degré éminent dans un même

homme. Mais Dieu, dont les desseins sont inconnus des hommes, les avait réunies dans un enfant de Montréal, plus tard avocat de la même ville et ensuite prêtre du vénérable séminaire de Saint-Sulpice. C'est donc dans l'humble cellule d'un Sulpicien que Mgr Plessis trouva messire Jean-Jacques Lartigue et qu'il se l'associa pour aller, par delà l'Océan, traiter les plus importants intérêts de l'Eglise du Canada.

Le voyage réussit ; les hommes d'Etat d'Angleterre, en présence de Mgr Plessis et de monsieur Lartigue, comprirent que leur opposition ne pouvait que paraître puérile. Sans demander à leur souverain un assentiment final et entier, il laissèrent entrevoir que les difficultés finiraient par s'aplanir. L'évêque de Québec se rendit à Rome et obtint des bulles pour celui auquel il voulait confier l'administration du district de Montréal. Monsieur Lartigue, déjà si avantageusement connu, s'était révélé dans toute son excellence pendant les négociations poursuivies en Angleterre, et de compagnon de voyage il devint le compagnon en Episcopat de Mgr Plessis.

Il fut sacré comme évêque de Telmesse le 21 janvier 1821. Voilà donc l'un des oliviers qui reposent ici, devenu l'oint de l'onction sainte et placé comme évêque devant le Dominateur de toute la terre.

Le nouvel évêque comprit qu'il lui fallait, à lui aussi, un compagnon doué de qualités spéciales avec lequel il pût cheminer en toute confiance et liberté, au milieu des dangers et des difficultés qui se dressaient si formidables devant son administration.

Mgr Plessis, qui se connaissait en hommes, eut l'honneur et le mérite de ce second choix. Il indiqua à Mgr de Telmesse le jeune abbé Ignace Bourget, comme digne de toute sa confiance.

Mgr de Telmesse agréa volontiers la suggestion, et M. Bourget devint le secrétaire, le compagnon, l'ami, puis plus tard le coadjuteur et le successeur de son évêque. *Haec sunt dux olivæ, duo filii olei* Telles sont, mes frères, les circonstances qui ont réuni ces deux arbres précieux, véritables oliviers qui ont fourni l'aliment à un grand nombre de ceux qui avaient faim

et soif de la justice, le remède à tant d'affligés et la lumière à bien des cœurs qui sans eux seraient restés dans les ténèbres et l'obscurcissement.

Ces dernières réflexions nous amènent à examiner quels ont été les résultats de la réunion de deux hommes devenus deux illustres prélats, devenus les deux premiers évêques de Montréal.

Ne m'en voulez pas, mes frères, de vous parler si froidement, dans une circonstance si émouvante ; je le répète, il me faut faire effort pour comprimer ce qui se passe dans mon cœur, et faire quelques réflexions qui dans leur simplicité ont aussi leur enseignement.

A l'époque dont nous nous occupons, Montréal n'était encore qu'une ville comparativement de peu d'importance. Son district, qui s'appuyait au sud sur les États-Unis, s'étendait au nord jusqu'à la Baie d'Hudson, et courait de l'est à l'ouest depuis le district des Trois-Rivières jusqu'aux limites occidentales de notre province actuelle de Québec.

Ce pays riche, fertile, était habité par une population intelligente et active ; cependant il était loin d'avoir le développement qu'il a acquis depuis.

Un champ immense s'offrait donc au zèle si intelligent de Mgr Lartigue, qui fut généreusement et constamment secondé par Mgr Bourget, jusqu'au moment où ce dernier remplaça son prédécesseur, dont il continua l'œuvre grandiose.

Dans ce district de Montréal il y avait bien des misères, mes frères, misères dans l'ordre intellectuel, misères dans l'ordre moral et temporel. Que je ne vous étonne pas, je vous en conjure, veuillez ne pas vous offenser si je prends la liberté de vous inviter à jeter un regard pénible sur une période de notre existence nationale pendant laquelle vivaient un grand nombre de ceux qui nous furent chers.

L'homme qui fait son examen de conscience n'en est ni plus méchant ni plus méprisable ; l'homme qui reçoit les conseils que la bienveillance inspire, ne peut rien perdre par l'attention qu'il prête à ces avis. Ce qui est vrai pour l'individu est vrai pour la famille, et ce qui est vrai pour l'individu et pour la famille l'est aussi pour la société.

La société a besoin d'examiner ce qu'elle est, elle a même besoin qu'on lui dise ce qu'elle doit être. Aussi, je sens que je n'ai pas besoin de vous demander excuse pour dire que le Canada n'était pas parfait.

Notre chère patrie avait été victime, dans l'ordre politique, de ceux qui prêtaient une oreille trop attentive aux pernicieuses erreurs qui débordaient en Europe.

L'Océan qui semblait trop vaste pour que l'ancienne France pût porter secours à la nouvelle avait vu ses bords se rapprocher pour laisser pénétrer jusqu'en Canada les horribles blasphèmes des prétendus philosophes français.

Le poison de l'erreur est si subtil qu'il pénétra dans l'âme d'un trop grand nombre de Canadiens qui se l'assimilaient sans même sembler s'apercevoir qu'en cela ils se faisaient l'écho de l'homme qui avait le plus cruellement insulté à leurs malheurs. Bien des voltairiens habitaient les rives du Saint-Laurent. Les sarcasmes infernaux de l'ennemi de Dieu et de la société recevaient l'hospitalité dans un trop grand nombre de nos meilleures familles canadiennes.

Il me suffit, mes frères, de me rappeler mes propres souvenirs. Petit enfant j'ai entendu ce que je n'aurais jamais dû entendre. Petit enfant, j'ai constaté que des hommes qui auraient dû être à la tête de la société pour la porter au bien, lui donnaient l'exemple de l'indifférence et même de l'impiété.

L'égarement intellectuel conduit à l'abaissement moral, et le peuple, à l'époque dont je parle, mésurait des dons du ciel pour offenser Celui qui les lui prodiguait. Dans plusieurs de nos meilleures campagnes le vice affreux de l'ivrognerie faisait des ravages épouvantables, et par la ruine morale de notre peuple, il le conduisait jusqu'à la ruine matérielle.

Heureusement pour notre société canadienne, Dieu s'est souvenu de la foi de nos pères, et il a placé au milieu de notre peuple les "deux oints de l'huile sainte" dont la dépouille mortelle repose ici et que nous contemplons avec un légitime orgueil et une ardente reconnaissance. Ces deux hommes ont compris

le mal intellectuel, la plaie sociale qui menaçait le Canada.

Tous deux se sont mis à l'œuvre de notre régénération et y ont travaillé sans relâche. Doués, l'un d'une éloquence irrésistible, l'autre de la puissance d'attraction qui s'attachait à sa voix émue et persuasive, tous deux se sont consumés avec fruit pour le bien des peuples confiés à leur sollicitude.

La saine doctrine, dans toute sa pureté, a lui aux regards de ceux qui avaient souci de leurs véritables intérêts. Sans hésitation, sans tergiversation, comme sans compromis, les faux enseignements ont été démasqués, la littérature dangereuse flétrie, les misères soulagées, et rien n'a été omis de ce qui peut rendre le peuple instruit, bon, heureux et prospère.

Disciple de Celui qui a dit : " Laissez venir à moi les petits enfants," dès l'année 1837, Mgr Lartigue appelle au Canada cet admirable institut qui s'appelle " Les Frères de la doctrine chrétienne " pour lui confier la mission sublime d'instruire les enfants du peuple.

D'autres congrégations viendront plus tard pour agrandir cette noble sphère d'action. C'est aussi sous l'administration du premier évêque que l'on voit s'établir les collèges de Saint-Hyacinthe, de Chambly et de l'Assomption. Nobles émules du collège fondé à Montréal bien des années auparavant par la dévouée compagnie de Saint-Sulpice, ils seront suivis plus tard d'autres fondations du même genre, en si grand nombre que le district de Montréal possède dans une proportion étonnante les avantages d'une éducation aussi saine et élevée que facile et abondante.

Mais tout cela ne suffisait pas encore aux cœurs des deux grands apôtres. Pardonnez si je confonds ici leurs œuvres, celui qui a survécu a souvent répété, pendant sa longue carrière, qu'il ne faisait que réaliser les projets de son vénéré prédécesseur. Il est bien permis de les réunir dans la même admiration comme ils sont réunis tous les deux ici tous le même catafalque. Un zèle identique, une ardeur égale pour le bien, leur ont fait concevoir d'un commun

accord ces plans merveilleux qu'on a vus se dérouler successivement pendant leur glorieux épiscopat.

Mgr Lartigue meurt, mais son esprit lui survit dans son disciple et son successeur. A peine monté sur le trône épiscopal, la première pensée de Mgr Bourget est pour le père commun des fidèles et des pasteurs. Son premier regard se tourne vers Rome ; son premier voyage vers la ville éternelle. Il part pour ce pèlerinage qu'il a accompli avec tant de foi et de dévouement, qu'il est impossible d'en connaître les particularités sans en être profondément ému et sensiblement édifié.

Il voit le Souverain Pontife, il lui soumet ses vues, il reçoit l'approbation des projets qu'il a conçus avec Mgr Lartigue. Fort de l'approbation et de la bénédiction du Saint-Siège, il reprend le chemin de sa ville épiscopale, bien décidé à ne permettre à aucune considération humaine ou personnelle d'entraver l'œuvre de Dieu, à laquelle il renouvèle la consécration de son existence. Persuadé que toutes les forces de l'Eglise ont besoin d'être mises à contribution pour assurer le salut des peuples, Mgr Bourget comprit que le Canada avait une réparation à faire. Il était décidé à lui rendre les secours dont il avait été privé par l'expulsion des religieux.

C'est sur la voie de Rome que l'évêque de Montréal rencontre l'évêque de Marseille. Déjà depuis quelques années, Mgr de Mazenod a fondé la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. Ce cœur généreux avait été ému à l'aspect des ruines de toutes sortes, accumulées par la révolution française, il se laisse entraîner par la noble ambition de réparer ce qu'il pourra des désastres de cette trop regrettable époque. Les Oblats suppléeront autant que possible aux ordres religieux expulsés. La pensée de Mgr Bourget s'identifie avec celle de Mgr de Mazenod. Ces cœurs généreux se comprennent. Mgr Bourget demande des Oblats ; Mgr de Mazenod semble entrevoir que l'évêque de Montréal sera comme un second fondateur de sa Congrégation chérie sur la terre du Canada. Il acquiesce à sa demande, et au commencement de décembre 1841, les Oblats arrivent à Montréal.

Merci, vénéré et bien aimé père d'avoir amené dans notre pays la Congrégation religieuse à laquelle je suis si heureux d'appartenir. Merci de m'avoir fourni l'occasion et donné la permission de suivre, dans cette Congrégation, la vocation qui a fait le bonheur de ma vie!!!.....

Les vues de Mgr Bourget étaient trop grandes et trop catholiques pour se contenter d'assurer le bonheur des populations soumises immédiatement à sa juridiction. Son zèle et son cœur d'évêque le poussaient plus loin. Tout ce qui tenait aux missions lui était cher. Sans parler d'autres pays, qu'il me soit permis encore ici de lui offrir mes remerciements pour ce qu'il a fait, non-seulement pour le Canada d'alors, mais aussi pour le Canada d'aujourd'hui.

Je n'hésite pas à le dire, c'est à lui surtout que nous devons cette chaîne de missions qui s'étendent depuis Bethsiamits et le Labrador jusqu'à New-Westminster, sur les rivages de l'Océan Pacifique.

Aux jours mauvais que traversent nos missions du Nord-Ouest, il semble que Dieu avait préparé au protecteur de ces missions une consolation qu'il ne désirait pas, mais qui emprunte aux circonstances un cachet de dévouement digne de sa grande âme. Non-seulement les Oblats de Marie-Immaculée ont prêché l'Evangile aux sauvages dans le Nord-Ouest, mais deux d'entre eux viennent d'y cueillir la palme du martyre.

Les Pères Fafard et Marchand, j'en ai la douce confiance, ont reçu au ciel la récompense de leurs travaux et de leur mort. Et lundi dernier, lorsque l'âme de Mgr Bourget, détachée de son enveloppe mortelle, a pris son essor vers le séjour des élus, les âmes de nos nouveaux martyrs sont allées à sa rencontre, pour la remercier de leur avoir fourni l'occasion de mourir pour Dieu, pour remercier le pieux Pontife des avantages qu'eux et nos autres Pères ont procurés à un grand nombre de sauvages et ont offerts à un plus grand nombre encore.

Le sang des martyrs est une semence féconde. Mgr Bourget savait apprécier la valeur de ce sang généreux ; il savait que notre terre du Canada en avait té

abondamment arrosée et que ce sang des martyrs coulant sur la terre canadienne avait préparé au ciel des trésors inépuisables de libéralité divine. Il savait que parmi les martyrs dont les noms ornent si noblement les premières pages de notre histoire étaient les enfants de la Compagnie de Jésus, les fils de Loyola.

Je le répète, on avait eu peur du chapelet qu'ils portent à leur ceinture, on les avait expulsés ; mais le zèle généreux de Mgr Bourget avait conçu l'idée de ramener les Jésuites sur l'ancien théâtre de leurs travaux et de leur dévouement. Ce projet ne tarda pas à se réaliser. Imbus de fausses idées, des hommes, bons d'ailleurs, s'étaient un peu trop habitués à ne plus voir la bure du pauvre religieux, la pauvre robe du Jésuite, l'habit de ceux qui ont tout sacrifié pour Dieu.

Il y eut un instant d'hésitation chez les uns comme un vrai sentiment de bonheur chez les autres ; mais la lumière ne tarda pas à briller de son plus vif éclat. On comprit ce que le pays devait de reconnaissance à ceux qui revenaient non comme dans une terre étrangère, mais bien au contraire dans leur domaine. Cette terre du Canada, l'ordre célèbre l'avait autrefois conquise non par le glaive et la guerre, mais par la croix et le dévouement ; non pas en versant le sang des autres, mais en versant leur propre sang pour le bonheur de leur terre d'adoption. Aussi le Canada sait gré à Mgr Bourget des avantages dont il l'a remis en possession, et, pour ma part, j'espère que les plaines de l'Ouest reverront bientôt les Jésuites qui ont été les premiers à les explorer.

Quand on se sacrifie entièrement soi-même on ne tient guère compte des choses de la terre et du temps. Les âmes ardentes et dévouées qui soupirent après les richesses impérissables du ciel négligent les trésors si frivoles de la terre, ou mieux, si elles en ont l'occasion elles savent les tourner au profit de l'humanité souffrante : c'est ce qu'ont accompli les "deux fils de l'unction sainte" dont la dépouille mortelle repose ici.

Qui pourrait dire tout ce qu'ils ont fait pour les pauvres, les malades, les orphelins, les affligés de

toute sorte ; non-seulement ils leur ont voué leur cœur et prodigué les consolations les plus douces et les plus abondantes ; mais ils leur ont sacrifié généreusement tout ce qu'ils pouvaient posséder ou espérer. Aussi, après soixante ans d'un double épiscopat, ces deux généreuses existences se sont éteintes successivement dans le dénûment le plus complet, ils ne possédaient rien. Le bilan des choses de la terre ne leur aurait pas même permis de pourvoir aux frais de leur sépulture.

La pompe avec laquelle ils sont conduits à leur dernière demeure prouve surabondamment qu'on a compris leur généreuse abnégation ; la ville et le diocèse ont payé un noble tribut à leur désintéressement.

Voilà, M. F., en quelques mots bien mal esquissés, quelques-unes des œuvres qui ont été accomplies par les deux premiers évêques de Montréal. On se ferait illusion si l'on allait croire que tout s'est fait sans difficulté et sans embarras. La vie de l'homme est un combat, le chrétien est un soldat, les ministres de Jésus-Christ sont les chefs de sa milice sainte, les évêques sont à la tête des phalanges qui combattent les bons combats, les combats du Seigneur.

Si chaque individu a ses heures de lutte, ses heures de trouble, ceux qui sont à la tête de la société chrétienne ont une plus large part dans tout ce qui éprouve le cœur.

Qui dira les peines, les sollicitudes, les souffrances de ces deux hommes ? Ils étaient trop grands pour s'épancher au dehors, mais dans l'intimité de leurs relations ils ont versé l'un dans l'autre leur cœur d'apôtre. Mais c'est surtout dans le cœur de leur divin Maître qu'ils aimaient à s'épancher et à chercher la consolation dont le cœur humain est si avide. Qui redira ce qui s'est passé aux pieds des autels, ici même, dans cette cathédrale provisoire, où pendant vingt ans Mgr Bourget a officié, où pendant plus de vingt ans il a prié ? Qui redira les émotions dont cet autel a été témoin ou qu'il a fait naître ? Là dans ce tabernacle se cachait la victime de l'amour, là aux pieds de ce même

tabernacle l'amour amenait une autre victime qui, en s'offrant à son Dieu, lui demandait force et lumière. C'est aux pieds des saints autels que l'on cherche les enseignements véritables et l'inébranlable constance nécessaire pour faire le bien au milieu des luttes et des difficultés. Ne nous étonnons pas de ces luttes, ce sont elles qui justifient ce que j'ai dit tout à l'heure, que la victime qui doit s'attacher à la croix qui brille sur la poitrine de l'évêque est celui-là même qui porte cette croix ; mais ces luttes étant toutes pour Dieu, elles n'ont jamais provoqué de plaintes amères, de paroles acerbes ; quand il n'y a pas de fiel au cœur, il ne peut y avoir d'amertume sur les lèvres.

De ces luttes que restera-t-il ? un sentiment profond de vénération et de reconnaissance.

On a compris que l'évêque doit voir les choses à un point de vue plus élevé que les autres ; plus élevé non-seulement que le commun des fidèles, mais que la plupart des membres de son clergé.

L'évêque, par son élévation, est placé comme sur une montagne d'où il contemple les choses du Ciel afin de préparer les choses de la terre de façon à ne pas détourner les hommes de leur fin dernière. L'évêque peut avoir des raisons d'un ordre élevé qu'il ne peut communiquer à tous, mais que tous doivent accepter comme l'expression de la volonté de Dieu. Laissez-moi vous en citer un exemple :—Un cruel incendie avait dévasté la ville de Montréal, c'était en 1852. Le résultat de 30 années de travail et de sacrifices avait été détruit avec l'établissement épiscopal, la cathédrale et le palais étaient en ruine. On vint alors faire des offes à Mgr Bourget, on ne lui demande qu'une chose, de rester à Saint-Jacques, à Saint-Jacques qu'il aime tant ! où il avait travaillé et prié pendant de nombreuses années, où il avait été sacré évêque.—Saint-Jacques ! où le souvenir de son vénéré prédécesseur était si profondément gravé, et où son cœur aurait goûté de si douces jouissances. On ne lui demande que de rester et on fera le reste.

Le saint évêque se recueille devant son Dieu, il est éclairé d'une lumière divine, il voit comme les hommes

ne savent pas voir, et il se décide à refuser ce qui naturellement lui était si agréable. Il m'a confié les raisons qui l'ont déterminé à une démarche qui a tant surpris et tant contristé ; je ne violerai pas un secret, mais je vous dirai mon appréciation. Dans sa carrière toute marquée au cachet de la grandeur rien ne m'a plus frappé que la détermination qu'a prise Mgr Bourget de venir se fixer ici. Les considérations qu'il m'a données m'ont paru d'un ordre si élevé, si au-dessus de ce que l'homme ordinaire conçoit, que je me suis dit : Oh ! qu'il est grand ! Qu'il est héroïque ! Quel acte inspiré !

Voilà comment j'ai apprécié les motifs d'une démarche que je ne comprenais pas moi-même.

Cette circonstance ajoute à la conviction où je suis que nous devons accepter avec respect et soumission les décisions de ceux qui ont mission de nous conduire lors même qu'on ne connaît pas les motifs qui les déterminent à agir. Nous sommes tous les enfants du chef de l'Eglise, vous êtes les enfants du chef de ce diocèse, acceptez ce que l'un ou l'autre vous dira, lors même que vous n'en verriez pas la raison, persuadés que Dieu saura tourner à votre profit, ce que vous accepterez par obéissance et dévouement.

Dans quelques instants, mes frères, on va procéder à l'inhumation des dépouilles mortelles des deux premiers évêques de ce diocèse ; tous deux dorment du dernier sommeil, cette mort apparente n'est plutôt qu'une phase nouvelle dans les fonctions sacrées qu'ils accomplissaient. "Defuncti sunt," ils ont changé de fonction ; adorateurs visibles sur la terre, ils sont devenus adorateurs invisibles à nos yeux au ciel ; nos pères, nos protecteurs ici-bas, ils sont devenus pour nous des tuteurs encore plus puissants par leur admission au séjour de la gloire. Ils se sont efforcés de nous rendre saints, la communion des saints nous rend encore plus chers à leur cœur, et plus certains de leur assistance.

Leurs corps vont être déposés dans les caveaux du grand monument que Mgr Bourget a fait commencer à la gloire de Dieu et comme preuve de son amour pour la sainte Eglise de Jésus-Christ.

On a attendu, pour ainsi dire, sa mort pour qu'il puisse s'en saisir, y pénétrer et y habiter. Il n'a pas voulu y entrer seul, il a été chercher celui qui l'avait précédé dans la tombe après l'avoir familiarisé avec les nobles et grandes idées, dignes de l'épiscopat.

Tous deux s'en vont reposer dans la cathédrale de Saint-Pierre de Montréal.

Quel devoir vous incombe à cette occasion, M. F. ? Quel devoir incombe à Montréal, la grande cité du Canada, à ce vaste diocèse, pour lequel ces deux illustres évêques se sont consumés ?

Ce devoir, c'est celui de compléter cette cathédrale, elle devient le mausolée de vos deux évêques, elle sera peut être, mais pas de sitôt je l'espère, la dernière demeure de celui que vous voyez aujourd'hui avec tant de joie à la tête de ce diocèse—Laissez-vous cette église plus longtemps inachevée ? Laissez-vous le tombeau de vos évêques exposé à toutes les intempéries des saisons ? Cette cathédrale qui sera votre gloire deviendrait votre honte si son achèvement se prolongeait indéfiniment. Pardonnez-moi, Monseigneur, d'oser donner ce conseil à votre peuple, sans vous en avoir demandé la permission, en voyant cette cathédrale inachevée, en pensant à Mgr Bourget, et à tout ce qu'elle a coûté d'angoisses et de sollicitudes, je me suis dit que tous les fidèles du diocèse de Montréal, que tout le clergé de ce diocèse, que tous ceux qui lui doivent quelque chose, que cette riche cité en particulier, que tous en un mot feront ce qui est en eux pour achever ce monument, et il s'achèvera.

On va faire des pèlerinages à Saint-Pierre de Rome pour visiter le tombeau des saints apôtres, on viendra ici faire le pèlerinage à Saint-Pierre de Montréal, pour visiter la tombe des deux prélats qui ont fondé ce diocèse, et l'ont si noblement doté.

Avant de nous séparer définitivement des dépouilles vénérées que nous contemplons, écoutons l'enseignement qu'elles nous donnent encore : "*Defuncti adhuc loquuntur.*"

Et que nous disent-elles ? Le voici : " Nous sommes " les fils de l'onction sainte, nous avons reçu l'onction

“ sacrée comme chrétiens, comme prêtres, comme pontifes. ” O. M. F., tous ceux qui sont ici présents ont participé dans une certaine mesure à quelques-unes des grâces qui ont fait des saints de ceux que nous pleurons.

Vous, chrétiens, vous avez reçu les onctions du baptême et de la confirmation, vous avez été oints de l'huile sainte et du saint chrême, qui vous ont consacrés à Dieu ; ne vous séparez pas de ces restes vénérés sans leur promettre que comme eux vous serez fidèles aux promesses de votre baptême, aux grâces du sacrement de confirmation qu'ils nous ont administré.

Vous, prêtres de la sainte Eglise, ministres de Jésus-Christ, vous avez reçu l'onction sacerdotale, les mains de plusieurs d'entre vous ont été ointes par leurs mains, en présence de leur cercueil rappelez-vous que vous êtes prêtres pour l'éternité et pour que la couronne sacerdotale brille sur vos fronts de tout l'éclat dont elle luit sur les leurs, il faut suivre leurs exemples, marcher sur leurs traces et être comme eux de saints prêtres.

Et vous, mes vénérables frères dans l'épiscopat, me permettez-vous de vous dire, que comme eux nous avons reçu la plénitude du sacerdoce, que comme eux nous sommes les oints de l'onction sainte qui assistons devant le Dominateur de toute la terre. Nous aussi nous trouvons ici des modèles, et en déposant nos regrets sur ces tombes vénérées, persuadons-nous bien que “ le disciple n'est pas plus que son Maître, ” afin de ne pas nous étonner au milieu des luttes et des difficultés que nous rencontrerons dans notre carrière épiscopale.

Le grand spectacle dont nous sommes témoins prouve que si, en maints endroits, il y a de la faiblesse, on sait aussi reconnaître, aimer et admirer. Ces sentiments sont comme prodigués à ceux que nous sommes venus pleurer ensemble et couronneront la carrière que vous poursuivez en modelant votre vie sur celle de ces deux illustres évêques. Tous donc, M. B. C. F., nous trouvons ici un enseignement, acceptons-le et espérons que ce sera le moyen pour tous d'arriver à la gloire éternelle.—Ainsi soit-il.

n-
nt
es
us

p-
de
és
ns
ux
ent

us-
ins
ns,
ous
sa-
elle
her

me
ons
ous
ant
ons
ces
dis-
pas
que

oins
fai-
Ges
ous
t la
sur
B.
as-le
er à